

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARBY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an \$2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an Quinze francs
Six mois Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

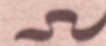
Tel. Bell Main 3795



...SOMMAIRE...



Que l'an nouveau vous soit heureux
(poésie)..... Louis-Joseph Doucet
La magie du souvenir Françoise
Roman d'Aïeule..... .. Magali
Noël d'Afrique Jean Saint-Yves
Une œuvre patriotiqueFrançoise
Pourquoi tante Angélique manqua la
Messe de Minuit Mathilde Cas-
grain.
Le rythme d'amour ...Jean de Nobon
A mes neveux et nièces...Tante Ninette
Petite Correspondance..Yvette Bonton
Qui sait?..... .. Lucette
Bonbons des fêtes, Recettes utiles,
Conseils pratiques, Anecdotes, Pen-
sées, Mots pour rire, etc., etc.
La Route s'achève, (feuilleton, suite
et fin)..... ..Jean Saint-Yves



UNE... MÉRVEILLEUSE DÉCOUVERTE

— LISEZ CECI: —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“LA JOIE DU PEUPLE”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 10 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je sais
peu à recommander Mme
Victoria Seguin comme sœur
de tout le monde. Les
Amis sont considérés
comme efficaces pour ces
vaines maladies.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - \$2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

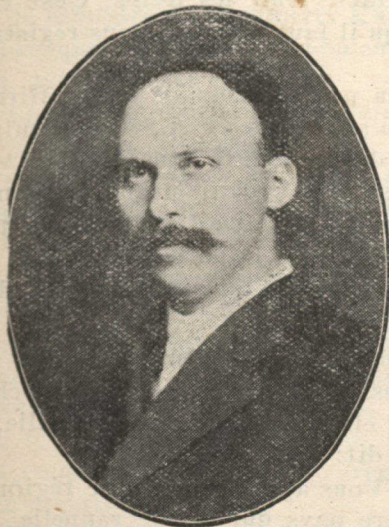
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

BALLADE

QUE L'AN NOUVEAU VOUS SOIT HEUREUX !

(VERS INEDITS)



LOUIS-JOSEPH DOUCET

2

A Chartreux, aussi Célestins,
A mendiants et aux dévotés,
A musars et cliquopatins,
Servantes et filles mignottes,
Portant surcotz et justes cottes;
A cuyderaulx d'amour transis,
Chaussans sans meshaing fauves
I bottes,
Je crye à toutes gens merciz !

MAISTRE FRANÇOIS VILLON
(Grand Testament)

I

Salut quidams d'humeur grognarde
Qui cheminez d'un pas boiteux
Vers le repos de la camarde
Qui vous couchera dans ses creux;
Si le licol des destinées
Vous étreignit par trop de noeuds,
Oubliez les dures menées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

2

II

Salut très gentes à cocardes
Et rieuses, de tant d'aveux,
Salut coseuses des mansardeux
Qui chantez vos airs langoureux
Aux vieilles poutres calcinées ;
Salut pauvresse et besogneux
Aux tâches indéterminées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

III

Salut à tous, gaillards, gaillardes,
Grands poètes, grands amoureux !
Salut croquants en vieilles hardes,
Sur nos chemins aventureux,
Vous fites de sombres tournées,
Malgré votre courage heureux,
Sans lit, sans pain, ni cheminée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

ENVOI

Prince, que votre destinée
S'éclaire aux astres lumineux,
Jamais d'illusion fanée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

La Magie du Souvenir



FRANÇOISE

Monsieur le ministre du Commerce venait d'apposer sa signature à une correspondance volumineuse, et, debout, près de sa table de travail, il se disposait à quitter

son cabinet pour aller prendre ses vacances du Jour de l'An.

A ce moment, son secrétaire lui remit une carte de visite. Il y lut :

Madame Jean Dalbigny, et dans un coin du carton, d'une écriture fine et serrée, ces deux mots : Beauvoir, Gaspé.

Le ministre du Commerce regarda sa montre : il pouvait encore disposer de cinq minutes :

—Faites entrer, commanda-t-il de sa voix brève.

Et le carton glacé toujours à la hauteur de son regard, il fouillait sa mémoire, sans succès.

—Jean Dalbigny, Jean Dalbigny, se murmurait-il ; qui, diable, cela peut-il être ? Non, non, voilà un nom qui n'est pas de Gaspé.

Gaspé ! Beauvoir ! quelle page de vie ces mots, tracés sur un morceau de carton, ouvraient, à cet instant, devant ses yeux.

En un éclair, il revit la grande mer bleue où glissent allègrement les voiles triangulaires aux vives couleurs, les filets des pêcheurs séchant au soleil d'été, et, le long des grèves, des courses sans fin avec ses compagnons de jeux.

C'est là, que, chaque année, jusqu'à l'âge de quinze ans, il retournait passer les mois de l'été. Plus de vingt-cinq ans, déjà, de cela !

Très absorbé dans cette évocation

du passé, il ne s'aperçut pas qu'une femme venait de franchir le seuil de son cabinet. Ces mots vinrent l'arracher à sa rêverie :

—Je vous demande pardon, monsieur le ministre, disait-elle, d'abuser de votre temps précieux...

Un nuage passa sur le front du ministre : encore une sollicituse ! Comme il la connaissait bien la formule banale, préliminaire des plaintes, des demandes et des récriminations.

La voix qui s'adressait ainsi à lui était timide, presque tremblante. Évidemment, ce n'était pas l'accent posé et sûr de la femme du grand monde, habituée à ce que ses désirs soient des ordres. Ce n'était pas non plus celle de la coquette venant jeter une note hardie dans cette atmosphère imposante et grave.

Malgré lui cette voix humble et douce l'impressionna, tant elle lui parut timbrée d'échos d'un autre milieu, d'un autre temps.

Un rapide coup d'œil jeté sur sa visiteuse lui apprit qu'elle n'était pas très jeune. Sa figure, pâlie, un peu lasse, la vieillissait plus que les ans peut-être. Ses vêtements, de bonne et très solide étoffe mais à coupe un peu surannée, révélaient la campagnarde qui n'a ni l'occasion, ni l'avantage de suivre la mode dans ses plus récentes fantaisies.

—Veuillez vous asseoir, madame, dit-il avec courtoisie, et, dites-moi, je vous prie, quel motif me procure l'honneur de votre visite.

Pour ne pas ajouter à son embarras visible, il évita de la regarder plus longtemps et feignit d'être très occupé à examiner les cisèlements du coupe-papier de cuivre à la portée de sa main.

—Voici, dit-elle, après une légère pause, ce qui m'amène vers vous.

Mon mari, le notaire Dalbigny aspire à la situation de sous-régistrare, actuellement vacante dans notre localité.

—Il a l'appui de son député ?

—Non, déclara-t-elle.

—C'est pourtant nécessaire. Vous n'ignorez pas, madame, qu'un ministre peut aller difficilement à l'encontre du député dans les affaires du comté qu'il représente.

—Je sais. C'est pour cela que je suis venue vous voir : mon mari est un malade et ne marche qu'avec difficulté. Il lui est donc à peu près impossible de se transporter jusqu'ici. Il a pensé que je pourrais vous expliquer la situation qui est celle-ci : notre député, pour des griefs tout à fait personnels, n'approuve pas la demande de mon mari. Tout le monde sait, cependant, l'aide généreuse et dévouée qu'il n'a cessé de donner au gouvernement que vous représentez. Du côté de ma famille, c'est la même chose...

—Le notaire Dalbigny pourrait-il, croyez-vous, à cause du mauvais état de sa santé, remplir tous les devoirs de sa charge ?

—Je l'y aiderai. Je sais écrire, calculer, tenir les livres, c'est tout ce qu'il faut pour un sous-régistrare.

Un peu surpris de cette affirmation si franche et si nette, le ministre du Commerce considéra sa visiteuse plus attentivement. Ce son de voix qui se faisait plus chaud, plus vibrant, où l'avait-il entendu ? La lumière ne se faisait pas encore dans son esprit.

Obéissant à l'impulsion qui le poussait à apprendre quelque chose sur elle-même ou sur sa famille, il lui dit :

—Vous appartenez à une région de notre pays qui ne me rappelle que les plus agréables souvenirs. C'est au village de Beauvoir, dans la Gaspésie, que j'ai passé la plus grande partie de mon enfance et de ma jeunesse. Tous les citoyens de la paroisse, ont été, j'en suis sûr, mes camarades, mais j'ai beau interroger ma mémoire, le nom de votre mari m'est totalement inconnu.

—Mon mari n'est pas de la côte ; c'est un terrien des Bois-Francs qui est venu s'établir, au milieu de nous, un an avant notre mariage, — il y a de cela une vingtaine d'années. Êtes-vous bien sûr, tout de même, continua-t-elle avec une nuance de raillerie, êtes-vous bien sûr, de vous rappeler si parfaitement, vos amis d'enfance ?

—Je vais le prouver en vous les nommant tous. Quelles nouvelles allez-vous me donner de Baptiste Labrie, de Joseph Toudouze, d'Arène Montbard, de Michel... ?

Il l'observait attentivement pour jouir de sa surprise et de son étonnement, avec le bon sourire que ces évocations chères mettaient d'elles-mêmes à ses lèvres.

La femme, assise en face de lui, souriait aussi, et ce sourire faisait subir à sa physionomie la plus étrange des transformations.

Cette gaieté, un peu tendre, un peu malicieuse brillait dans des yeux dont l'éclat avivait maintenant le visage entier ; son teint rosissait comme à plaisir et prêtait à ses joues tant d'éclat qu'elle en paraissait de vingt ans plus jeune.

La métamorphose fut si grande que le ministre du Commerce s'arrêta brusquement dans sa nomenclature, pour s'écrier aussitôt :

—Louisette! Louisette Lacour!

—Elle-même, fit-elle avec un petit geste gracieux de la tête. (Ah! ce geste charmant qu'elle faisait si souvent autrefois!) Vous vous souvenez donc encore de moi ?

—Comment pourrais-je oublier, fit le ministre, subitement redevenu jeune, que vous avez été la petite âme de tous mes plaisirs, et que, la première, vous m'avez appris comment il fallait s'y prendre pour appâter la morue!

Elle rit franchement d'un rire frais et cristallin qui résonna délicieusement à travers la large pièce. Le ministre du Commerce, en l'écoutant, songea qu'il y avait longtemps que son cabinet de travail n'avait entendu de plus harmonieuse musique. Le rire s'éteignit, et avec une grande lueur d'angoisse dans

les yeux, elle dit :

—Moi, je me rappelle surtout cette fois où vous avez failli vous noyer en allant repêcher ma poupée, oubliée sur le rivage, et, que la vague emportait au loin.

—Ah! oui, j'ai joliment avalé de l'eau de mer, cette fois-là. Bah! ça ne m'a pas fait de mal, et ça n'y paraît plus, n'est-ce pas ?

—Heureusement. Mais que de fois toute cette scène m'est revenue et comme cet horrible cauchemar a longtemps visité mon sommeil!

—On est susceptible de bien bons mouvements, quand on est jeune!

—L'âge ne vous a pas changé, répliqua-t-elle gravement. Je vous ai suivi à mesure que votre carrière d'homme politique allait montant, montant. J'ai lu vos discours et les journaux m'ont tenu au courant des événements de votre vie... Que de fois j'ai senti vibrer en vos paroles, en vos actes, le cœur, le dévouement qui vous animaient, alors qu'à l'âge de douze ans, me voyant pleurer, vous vous jetiez dans une méchante barque, affrontant les flots déchaînés pour aller sauver une affreuse poupée qui n'avait plus qu'une jambe... Car, elle était horrible, ma pauvre poupée, continua-t-elle, en s'efforçant de sourire pour dissimuler ainsi une forte émotion.

—Aussi, n'était-ce, sans doute, pas pour elle que je bravais la mer et ses furies.

Combien de choses maintenant lui reviennent à l'esprit.

Cette femme, c'est pour lui, l'incarnation de sa belle, de son ardente jeunesse, de tout ce qu'il a espéré, ambitionné... Quelle réalité a remplacé tous ces rêves.

D'un sens, l'avenir lui avait donné plus qu'il n'en avait attendu, car, à quinze ans, ce n'est guère le faite des honneurs, la plénitude du pouvoir qu'une imagination d'adolescent veut forcer du destin... Ce qu'on désire alors, c'est d'être le héros de quelque action valeureuse, et pousser le dédain de la vie jusqu'à songer au martyr.

Ah! que l'âge et l'expérience font dévier loin d'un premier idéal!

A cette époque encore, Louisette, la mignonne et tendre Louisette, avait été l'exclusive amie de son cœur d'enfant. Qu'elle était douce, et bonne, et jolie, et quel pur et chaste parfum il gardait de ces deux tendresses.

—Vous ressuscitez tout un passé, dit-il, rompant le silence qui régnait depuis un instant entre eux, un passé que je croyais à jamais enseveli...

—On voit bien que vous n'habitez plus la campagne. C'est là, seulement, qu'on a le culte du souvenir et le loisir d'en entretenir le feu sacré. A la ville, les distractions multiples et sans cesse renouvelées, ne laissent à personne le temps de songer aux jours qui ne sont plus...

—Comment se fait-il, que je ne sois pas retourné là-bas? fit-il, s'interrogeant lui-même. Et vous, vous n'avez donc jamais quitté la Gaspésie ?

—J'ai fait au couvent, le stage nécessaire de la vie de pensionnaire. Puis, je me suis mariée...

Il avait le désir de lui crier : "Êtes-vous heureuse?" Mais la formule lui semblait indiscreète, brutale, et, il n'osait. Pourtant, il voulut savoir :

—Cette situation nouvelle, ambitionnée par votre mari, vous rendrait tout à fait heureuse ?

—Elle délivrerait mon mari d'un grand souci.

—Mais vous ?

—Moi? Oh! moi, je ne suis pas malheureuse.

—Donnez-moi votre secret pour fixer le bonheur ?

—Croyez-moi, fit-elle résolument, le bonheur est tout entier dans la volonté d'être heureux.

Il comprit tout: l'existence monotone, faite de dévouement obscur et d'abnégation constante de cette femme, auprès d'un mari, bon, sans doute, mais terne et borné.

Quelle leçon cette humble et modeste femme venait de lui donner!

—Votre philosophie est profonde ; elle est juste aussi ; j'essaierai de m'en pénétrer et souhaitez que j'y parvienne. En tous cas, j'y songerai

souvent, et j'aurai honte, désormais, d'être moins brave et moins vaillant que vous.

Trop d'émotion flottait maintenant dans l'atmosphère de la vaste pièce.

La femme le comprit. Et se levant pour prendre congé :

— Je suis contente de vous avoir revu. Quel bon souvenir à remporter dans ma Gaspésie, où je me rends dès demain.

— Vous y serez presque aussi vite que la nomination de votre mari.

— Savez-vous, fit-elle, hésitante, — un grand nuage de pourpre couvrant sa figure jusqu'à la racine des cheveux — savez-vous, je voudrais ne vous avoir rien demandé, cela va gêner un peu mon plaisir d'aujourd'hui.

— Vous ne m'avez rien demandé, répliqua-t-il, très doucement. Vous m'avez donné une heure exquise, comme je n'en ai jamais eue depuis que je vous ai quittée. Et si vous saviez ce que vaut une telle heure dans une vie comme la mienne ! Je vous en remercie avec tout mon cœur.

Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte. Au moment de la franchir, elle se retourna vers lui et tendit sa main.

— Adieu, dit-elle, toute pâle, — et sa voix frémissait — que la nouvelle année...

Mais elle n'acheva pas, et glissant rapidement à travers la porte entr'ouverte, elle disparut bientôt dans le large corridor.

FRANÇOISE.

Notre Plébiscite

Nous remettons forcément au premier numéro de janvier, la publication des autres réponses intéressantes que nous avons reçues, relativement au suffrage des femmes.

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante, car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser une coquette, il suffit d'être fou, ce qui est très commun. — J. de Maistre.

“ROMAN D'AÏEULE”

A Monsieur Pierre de Travannes, aux bons soins du directeur de la "Revue Universelle", Paris.



Mme Y. MAGALI.

Monsieur,

Il est juste que dans le courrier élogieux que vous attirera votre "Roman d'Aïeule", il se trouve ma protestation, — protestation indignée que je suis dou-

blement en droit de vous adresser.

Il m'est toujours apparu comme sacrilège qu'on fouillât les vies intimes, closes par la mort, pour exhumer ce qui en fut le parfum amer ou suave: quand il s'agit de l'âme d'une des miennes que je trouve éparpillée dans trois cents pages d'in-douze, recouverte de papier jaune et mise en œuvre, vous comprendrez la révolte de tout mon être. Je ne m'étendrai pas sur l'indignation qui m'a saisie en trouvant votre nom, le mien, au bas d'une préface, dont la forme talentueuse, la grâce dix-huitième siècle, n'a pu me faire oublier qu'elle était destinée à annoncer la fleur des sentiments délicats dont un cœur de femme a battu.

J'avais entendu dire, j'avais lu, que la pudeur de soi, de son intimité, est toute relative chez un romancier. Faire vrai, le "summum" du nouveau genre, qu'on nomme réalisme, je crois, existe qu'on taille dans soi-même, qu'on arrache à ceux se livrant avec confiance à l'amitié, tout ce qu'une observation aiguisée peut deviner. Mais une aïeule, monsieur! une créature d'exquise douceur, flagellée par la vie, trahie dans son amour, meurtrie jusqu'à la mort!

Les journaux de France ont apporté jusqu'aux rives du Saint-Laurent l'écho du succès de votre livre; il vous aidera, dit-on, à gravir un pas

de plus vers l'Académie. Les plaintes exhalées dans des lettres précieuses recevront la consécration qu'elles méritent. N'aurez-vous pas le remords de voler le talent d'Yseult de Travannes comme vous avez violé le secret du bahut en bois de rose?

Avant de clore ma lettre, il me reste à vous dire que la suite des lettres de notre arrière-cousine, je la possède. Ces billets sont mes reliques, je les vénère; ils resteront à jamais enfouis et étant à moi seule, ils garderont pour les Yseults futures un coin inviolé de l'âme de mon aïeule.

Croyez, monsieur, à mes sentiments distingués.

YSEULT DE TRAVANNES.

Cher monsieur.

Rassurez-vous sur le sort de votre lettre; malgré le laconisme de son adresse elle est parvenue à destination.

Que vous dirai-je! Il est très bon à vous, écrivain dont les instants sont d'or, d'avoir voulu convaincre une petite arrière-écrite de mon espèce; il est seulement regrettable que tous vos arguments se buttent contre un sentiment indestructible.

Je viens d'ouvrir votre livre, le hasard a fait tomber ce passage sous mes yeux.

"Mon féal, nous célébrons la Fête-Dieu sans vous! Les Iroquois contre lesquels vous guerroyez vous laisseront-ils le temps d'honorer le Créateur? J'ai songé à vous durant la procession, jamais je n'avais eu l'impression semblable, infiniment douloureuse, de la distance qui nous sépare! et malgré moi, j'ai tremblé pour notre amour.

"L'amour ressemble à la flamme brillante et vacillante du cierge que je tenais ce matin, le moindre souffle peut l'éteindre; aussi, votre amour je l'abrite précieusement, à vous seul je dévoile sa douce chaleur; venez y réchauffer votre courage."

Non, je ne peux pardonner la publication de ces lettres! Il me semble qu'un peu de moi palpète entre les lignes.

Il me faudrait vous dire ce que fut ma vie jusqu'à présent, orpheline, sans parents proches, vivant dans l'isolement du cœur, Yseult de Travannes peupla de son image gracile, de son roman inachevé mes rêves d'adolescente et de jeune fille. Le grand manoir seigneurial où je vis depuis ma première communion, me semblait moins vide lorsque j'évoquais son souvenir; j'aimais la faire mouvoir, agir, dans ces salles longues et basses où elle devait régner, souveraine aimée, sans l'infidélité de son fiancé, mon arrière grand-père. Les soirs de poudrière, quand l'imagination s'affolle, que la peur bat les tempes et que le désir vient d'une épaule où l'on appuierait sa tête endolorie, je montais à ma chambre, et dans le vacarme blanc de cette neige qui tournoie au dehors, je relisais les lettres d'Yseult, les dernières reçues par Jehan de Travannes. L'appel déchirant, l'accent passionné me secouant d'un grand frisson, l'âme d'Yseult s'incarnait peu à peu en moi. Insensiblement j'arrivais à me croire l'abandonnée, je souffrais, je pleurais et cependant j'avais chaud au cœur en songeant que j'avais été aimée, un jour...

Car, il l'aima, n'est-ce pas? Il est impossible que l'on prenne l'amour, d'un autre dans lui rendre cet amour, au moins une heure, dans la sincérité absolue...

Je m'oublie, pardonnez-moi, je voulais vous pénétrer des raisons qui ont dicté ma première lettre.

Croyez, cher Monsieur à mes sentiments distingués.

YSEULT.

Excusez-moi de répondre par cette carte postale à votre lettre aimable autant que littéraire; vous admirerez le nid de hibou où niche la "petite cousine romanesque" dont vous vous êtes moqué suffisamment pour qu'elle surveille à l'avenir sa plume.

Quelle peut être la réparation que vous offrirez "aux deux Yseult"? Je n'ose chercher craignant d'être, déçue; dites vite, Monsieur!

YSEULT.

Monsieur mon cousin.

Il serait plus que méchant de vous refuser ce titre, titre légitime en somme, après la grande satisfaction que vous venez de me donner.

Malgré que ma modestie s'offusque du double voisinage, j'accepte ainsi que vous me le proposez que ma première lettre figure à la suite de votre préface dans les éditions suivantes de "Roman d'Aïeule". J'estime, puisque votre contrat avec l'éditeur ne nous permet pas d'arrêter la publication du livre, que cette protestation constituera une amende honorable à la mémoire d'Yseult de Travannes et une punition méritée pour son indiscret cousin.

Vous pourriez intituler ce supplément: Lettre d'une petite-cousine "ancienne-France".

Au revoir, mon cousin. Mon acceptation partira dans quelques minutes par le courrier d'Europe.

YSEULT.

Mon cousin,

Merci plus de fois que je pourrais compter, pour la miniature envoyée.

C'est bien ainsi que j'imaginai notre cousine. Toute blonde et poudrée avec une mouche au coin de l'œil noir, profond; une tête fine, penchée sur un cou long et frêle, des bras d'enfants dont j'avais "vu" le geste joli dans mes rêves.

La date inscrite près de la signature indique que, dans le même temps, le cœur dévoré d'angoisse, elle attendait depuis trois mois des nouvelles de son "féal", et elle sourit!

Croyez-vous qu'il lui coûtât ce sourire? Vainement je cherche aux coins des lèvres cet abaissement des larmes proches.

Vous me demandez, mon cousin, si je ressemble à Yseult. Comment oser vous répondre en ayant son portrait sous les yeux?

Essayez de vous représenter une Yseult XXe siècle—gardez-lui, cependant, un peu de cette poussière du passé qu'elle aime.

YSEULT.

Mon cousin, je savais les Français, légers, moqueurs, têtes folles, vous dépassez encore la mesure!

J'attends une lettre sérieuse pour vous répondre.

Je ne m'ennuie pas du tout dans

mon nid de hibou et depuis longtemps je n'attends plus le Prince Charmant. Voici les deux réponses sollicitées.

Mes "doigts blancs" renvoient d'une chiquenaude le baiser qui voulait se poser sur leurs "ongles roses"!

YSEULT.

Mon ami, je viens d'être très malade, ce qui vous explique mon long et incompréhensible silence.

Depuis quelques jours déjà je suis en pleine convalescence et je ne trouvais pas la force de jeter ce cri de résurrection, en France. La maladie n'emporte pas seulement l'énergie physique... Je suis lâche et veule, avec un grand vide à la tête et au cœur. M'avez-vous appelée, un jour, votre petit oiseau chanteur?

Il est préférable que je m'arrête, n'est-ce pas? Je vous fais mal et de m'analyser ne serait pas pour me donner du courage.

Votre amie,

YSEULT.

Comme vous êtes bon, mon ami, de ne point exiger de réponses à vos lettres! Pareusement, je remets tous mes ennuis, imaginaires ou réels aux soins de votre amitié et je me laisse soigner en petite fille convalescente qu'une maman comble de gâteries.

Quand je serai guérie vous me gourmanderez très fort—et je vous aiderai—mais encore quelques jours s'il vous plaît? Je veux savourer ma première étape de tendresse dans ma vie sans affection.

Au revoir, mon ami, et merci.

YSEULT.

Jehan! est-ce vous ou le "féal" de l'autre Yseult qui venez à moi avec des mots d'amour? A quelle Yseult adressez-vous la phrase sacrée qui palpète en mon cœur depuis l'âge où je me suis aperçue que nul ne m'aimait?

Une raie de soleil, filtrant entre les fentes de volets clos, met en mouvement les poussières mortes; dans votre amour, mon ami, je ressuscite avec mes forces anciennes et une vigueur nouvelle. Je redeviens moi, et une autre devant laquelle l'horizon s'agrandit, infini.

Mon ami, venez! Je garde les

mots qui ce soir bouillonnent dans mon esprit, je vous les dirai près du bahut vieillot où se fanent les lettres d'Yseult, dans les longs silences qui couperont notre lecture.

L'amour ressemble à la flamme brillante et vacillante d'un cierge, aussi je l'abrite précieusement de mes deux mains jointes.

Au revoir, mon ami; mes "doigts blancs", comme moi, ont reconnu leur maître, ils demeurent, frémissements et dociles, sous le baiser déposé.

Votre fiancée,

YSEULT.

MAGALI.

NOËL D'AFRIQUE



JEAN SAINT-YVES

Apprenant qu'un officier français était campé aux portes du village, le cheik, — un affreux nègre à l'âme chargée de crimes, — entouré d'une foule de serviteurs est venu me voir.

Je l'accueille au seuil de ma tente, bois le café avec lui, causant de choses et d'autres; puis, après une dernière louange à Dieu, un dernier baiser de main, il s'en va suivi de la même foule de clients qui, tout à l'heure à vingt pas de nous, s'étaient assis, silencieux, nous regardant.

Dans les lueurs rouges des feux allumés par nos spahis, on voit quelque temps s'éloigner cette masse blanche, criant, gesticulant; puis tout rentre dans l'ombre et le silence.

Le cheik m'a remis un courrier qu'un chameau coureur, de passage dernièrement, avait laissé pour moi.

...Et depuis un moment je lis et relis une même petite lettre.

Elle est vieille de trois semaines et plus, et elle a un charme consolant, une tendresse discrète de grande sœur aînée.

Rien qu'à l'effleurer, maintenant que je la sais par cœur et que je songe, c'est un trouble délicieux qui s'empare de moi. Dans la nuit bleue qui seule me regarde et m'écoute, je joins les mains et ferme les paupières comme sous un regard aimé, ombre de grands cils noirs, venu jusqu'à moi à travers l'espace.

L'écriture est fine. Rien du cerveau banal d'aujourd'hui. Le cœur a guidé la main.

Celle qui a écrit, femme que ma pensée pieuse révère, ne pouvait dire que peu de chose dans ce même ordre d'idées malgré sa très grande sollicitude inquiète.

Et voici qu'elle avait pensé cela, un soir, entre deux fêtes, deux triomphes de sa grâce et de sa beauté, qu'il y a vraiment de par le monde, comme dit la prière du soir, à l'heure où les familles s'assemblent, des voyageurs, des affligés, des agonisants, des êtres perdus comme moi en un coin du grand désert, à qui une parole apporterait un peu d'espérance, une nouvelle énergie, une volonté inébranlable vers le beau et le bien.

Elle a écrit disant simplement toute chose, me contant une de ces réunions de famille que j'ai si peu connues dans ma vie, — et tant rêvées.

Je revois d'ici le coin aimé où elle me reçut avant mon départ, la petite table Louis XV, la lampe bleue sous l'abat-jour de dentelles, l'ombre tiède de la chambre estompant sa silhouette gracieuse.

Il me semble sentir son regard s'en venir jusqu'à moi, sa main presser la mienne, sa voix me dire profondément:

—Où êtes-vous, mon pauvre ami?.. Comment la passez-vous encore, cette nuit de Noël...

Noël!... nous étions à la Noël...

Il fait grand froid.

Le ciel, sous l'éclat de la lune, s'est tendu de bleu tendre. De grands rayons blancs descendent sur la terre en gazes légères brodées merveilleusement, s'accrochant, se déchantant aux palmiers immobiles. A travers cette splendeur d'Orient, splendeur glacée, comme nimbée de reflets électriques, les étoiles se sont faites toutes petites et tremblent éblouies comme des yeux d'enfants.

Ma tente est dressée près d'un tombeau, un marabout blanc carré, à coupole, au seuil duquel je puis venir m'asseoir, ne pouvant dormir.

—Tout ce que l'on confie à sa garde, nul n'y touche, m'a dit Ahmar; qui dort à son ombre est bercé de songes divers.

C'est là que la destinée m'a conduit.

Cette nuit, je vais reposer ma tête et mon corps lassés au seuil de ce tombeau d'un saint d'entre les musulmans, pendant que ma pensée et mon cœur, emportés dans cette nuit enchantée, là-bas, du côté de France, iront frapper aux portes des églises de chez-nous, étincelantes de cierges. Ici, toutes les heures, dans le grand silence, une voix s'élève d'une mosquée cachée dans les palmiers, près de moi, et chante:

—Allah akhar! Dieu est grand...

Elle monte très pure, sonore, se traîne longtemps en des échos de harpes invisibles frolées par des esprits, et finit sur une note émouvante.

A cet appel, d'autres voix plus lointaines répondent et pendant un moment cette même note si belle s'entend planant dans la nuit, s'éteignant peu à peu dans la brise comme un sanglot, un grand cri de pitié.

Du côté du désert le sol rayonne d'une beauté pâle de grand linceul, les touffes de drinn, les lichens, les graminées aux petites fleurs de soufre éparpillées dans les fonds y traînent des roseaux noirs qui s'enchevêtrent, semblent d'énormes araignées assoupies. Et du côté de l'oasis, des palmiers rigides plaquant en noir leurs silhouettes hachées sur cette transparence d'opale livide, un frémissement très doux s'échappe, gémissant sans trêve dans cette solitude trop belle de ma nuit, triste comme un reproche de cœur brisé.

Je contemplais cet infini grandiose et laissais mes rêveries se bercer à ces voix sublimes qu'ont les êtres et les choses des pays bleus quand j'entends distinctement l'appel d'un mendiant arabe.

—O hommes justes, faites l'aumône au nom de Dieu!

Je m'élançai vers les spahis, là d'où venait cette voix.

Ils avaient allumé un grand feu autour duquel ils s'étaient accroupis causant à voix basse. Sur ces faces rudes de nomades, dans leurs grands yeux noirs, la flamme avait d'étranges reflets et dans la lueur rouge que le brasier mettait autour d'eux, une figure blanche de vieillard s'était dressée immobile, répétant d'une voix grave :

—O hommes justes, faites l'aumône au nom de Dieu !

C'est un aveugle.

Ses burnous ne sont que loques sur loques, et la tête pâle, sans regards, sans vie, dirait-on, est d'une expression biblique parfaite. Il s'appuie d'une main sur l'épaule d'une petite fille aux grands yeux rêveurs, de l'autre à un bâton qu'il manie comme une crosse d'évêque.

Je dis un mot à Ahmar et bientôt il revient de ma tente avec un pain. Rien ne saurait dépeindre l'éclair de joie et de reconnaissance qui brille dans les yeux de l'enfant au moment où je leur donne ce pain. Mes spahis leur font place au feu et voilà le pauvre vieux qui s'assoit ayant sa petite fille pelotonnée sous ses bras.

Et moi, je ne puis me lasser de l'observer.

Seul, au fond des déserts, Dieu avait mis sur ma route un aveugle, un mendiant, un de ces pauvres souffrants à qui, à pareil anniversaire, quand j'étais enfant, je faisais l'aumône sous l'œil de grand'mère qui m'apprit ainsi à donner, donner un peu de pain et de joie aux malheureux.

Comme en ces temps passés vers lesquels je songe maintenant aux heures noires de la vie, j'ai fait la charité, moi, le désespéré de tout à l'heure!...

Lui, immobile toujours, le front levé, de ses yeux éteints semble me regarder profondément.

Je l'assure qu'il peut rester toute la nuit tranquillement auprès du feu, je le recommande à mes spahis, à Ahmar surtout, et je regagne ma tente.

Lors, m'étant retourné vers eux une dernière fois, je vis l'aveugle debout, seul, aux formes agrandies, très blanches dans la nuit dont les mains se tendaient vers moi comme pour une bénédiction. Puis, à mes pieds, dans l'ombre, la jolie enfant

s'étant courbée et levée jusqu'à ma main, je sentis une légère pression l'étreindre et deux lèvres s'y poser ardentes.

Une émotion grave, délicieuse, me mordit le cœur, sous laquelle mon exil, ma détresse première m'apparaurent trop cruels.

...Rien, jamais, ne compense les joies prises au pays.

Là-bas, les cloches sonnent joyeuses. J'entends les sabots des paysans clapoter sur les pavés, pressés, se rendant à l'église, et une voix, comme une voix de morte bien-aimée qui me berçait, écho béni du passé, me redit :

—Dors, petit, dors! C'est quand les enfants ont fermé les yeux que la Vierge passe avec l'enfant Jésus.

Premier petit lit d'enfant, berceau aux rideaux épinglés d'une croix d'ivoire qui gardez la vision des chers disparus penchés vers moi, premières croyances naïves apprises sur les genoux d'une mère, premiers heurs, premières fêtes carillonnées dans l'air glacé des nuits de Noël, comme vous me semblez loin! ... Comme j'aime la douceur de votre souvenir dressé dans la splendeur de ma nuit d'exil!

Et en face de moi, sur le fond sombre de l'oasis le marabout blanc fatidique regarde l'immensité.

—Comment la passerez-vous cette nuit de Noël?... disait la petite lettre chère.

—A vivre du passé, accoudé aux marches d'un tombeau.

Quand, lassés de se perdre dans la nuit bleue enchantée, vers les petites étoiles lointaines qui sûrement doivent briller au-dessus de mon pays, nos yeux reviennent vers la terre, je ne vois que ce monument, grave sous le suaire étincelant que lui font les rayons argentés d'en haut, gardant son secret, imposant, mystérieux comme le génie des solitudes et des destinées.

Avec cette rigidité qu'ont les pierres des sépulcres debout dans les horizons des routes et des plaines, partout sur ce sol d'Afrique, il semble écouter, écouter éternellement et redire au mort endormi dans son sein cette parole sacrée de l'Islam qu'une voix perdue laisse aller dans l'espace :

—Allah akbar! Dieu est grand!... Que lui importent les choses humaines, larmes, désespoirs! Il veille la mort et rêve de l'aurore éternelle!

JEAN SAINT-YVES.

UNE OEUVRE PATRIOTIQUE

M. P. Bonhomme, le gérant-général de la compagnie d'Assurances, "La Sauvegarde" a entrepris l'exécution d'une œuvre, au plus haut point patriotique et nationale, dont nos journaux, à mon avis, ne parlent pas assez. Il est difficile pourtant, de concevoir un projet dont la réussite pourrait opérer un plus grand bien à notre nationalité.

M. Bonhomme a formé le projet grandiose de doter notre Université Laval d'une somme assez forte pour lui permettre d'être sur un pied d'égalité avec les universités de langue et de croyances différentes à la nôtre non-seulement au Canada, mais par toute l'Amérique.

Déjà un appel a été fait à toutes les âmes de bonne volonté, et, un grand nombre de Canadiens y ont répondu généreusement. Mais la somme désirée, un million, je crois, n'est pas encore complétée.

Je lisais, hier, la nouvelle circulaire qu'on vient de publier afin de ranimer un peu le zèle de mes compatriotes. L'idée principale qu'elle exprimait m'a beaucoup frappée. La voici, en substance:

Quand un homme meurt, s'il a joui de quelque célébrité, sa famille, ses amis, le pays s'imposent les plus lourds sacrifices pour perpétuer son nom, sa mémoire, en lui faisant élever un monument. Que reste-t-il souvent du bloc de marbre ou de granit destiné à conserver un nom? Le temps, les orages n'en font que des ruines, tandis que des sacrifices qui assureraient à une institution d'enseignement supérieur, telle que notre Université canadienne-française, le moyen de répondre à tous les besoins intellectuels qu'on doit en attendre, voilà une œuvre qui, jamais, ne pourrait périr.

C'est au moyen de polices d'assu-

rancés que M. Bonhomme espère réaliser le montant de sa souscription nationale. Des circulaires expliquent au long ce mode, qui me paraît d'autant plus ingénieux qu'il est possible à toutes les bourses.

Ce que je sais, c'est que le projet est entre bonnes mains. M. Bonhomme est l'âme de "La Sauvegarde", la seule compagnie canadienne-française, — la seule, entendez-vous ? — d'assurances sur la vie, instituée dans le but de garder nos capitaux dans notre province. Fondée, il y a quelques années à peine, elle est aujourd'hui florissante et prospère, grâce à l'esprit d'initiative, l'intelligence des affaires et à la haute honorabilité de son gérant-général, M. P. Bonhomme.

Je me réjouis de constater l'intérêt que ce monsieur manifeste en faveur de notre Université. Grâce à lui, à son zèle, à son patriotisme, cette institution pourra "garnir sans parcimonie ses bibliothèques, ses salles de cours, ses cabinets scientifiques, et créer toutes les chaires que requièrent les besoins nouveaux de la société moderne, particulièrement dans le domaine des sciences appliquées, du génie et de la haute industrie."

Quel programme peut dépasser celui-là ?

FRANÇOISE.

Le salon de modes Mille-Fleurs ne laisse sortir de son atelier que les plus gracieux comme les plus distingués chapeaux, qui complètent l'ensemble des plus exquis toilettes.

Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison, il tombe immédiatement dans la superstition; et s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité.—Lacordaire.

Plus de catarrhe par l'emploi de la Nazaline Chrétien Zaugg.

Pourquoi tante Angelique manqua - la Messe de Minuit -



Mlle M. CASGRAIN

Il vient rompre la morne torpeur régnant en la maison silencieuse... et, bien qu'on soit à la veille de la Noël, nulle main de femme n'a jeté une note caressante et jolie en la sombre pièce, l'ornant pour la fête si chère à tous.

Pauvre foyer désert dont l'âme même semble partie avec la jeune épouse enlevée en quelques heures, ne laissant de tout leur bonheur brisé, qu'une toute petite fleur blanche et frêle, une mignonne enfant blonde, adorée des deux hommes; le grand-père, Raymond Présanges, son fils Jacques, le père de l'enfant.

Tout à l'heure, sur le petit lit de Minette, ils sont allés déposer pieusement une moisson de cadeaux; en regardant leur chérie dormir, toute leur peine, ainsi qu'une vague amère, leur a monté du cœur aux yeux en songeant à la mère partie, si loin du cher petit soulier qu'elle eut tant aimé à remplir... Puis, tristes à mourir, ils sont venus reprendre leur interminable veillée.

Le plus âgé des causeurs, un homme dans la soixantaine, ses nobles traits portant l'empreinte des jours sans soleil, la tête courbée, blanche, disant le chagrin qui mine lentement les âmes endeuillées.

L'autre grand blond, très jeune; en ses yeux, on sent un flot de vie

"Foyer sans femme
Foyer sans flamme"

Deux hommes assis auprès du feu, dans un austère cabinet de travail causent tristement, à voix basse; ils attendent l'heure de la Messe de Minuit.

Pas un son ne

intense, comprimé en ce moment par une désolation réelle, mais prêt à s'épanouir à nouveau au souffle d'impressions neuves.

—C'est aux heures voisines de celle-ci, aux fins de jours que me revient surtout sa chère pensée, dit tristement le vieillard. L'homme, n'est-il pas vrai, mon fils, se sent plus loin de la terre, il perçoit le frisson de la patrie lointaine où habitent les disparus. Oh! être sans elle, ce soir, tout seuls avec notre peine! Te rappelles-tu Jacques, comme elle rangeait tout gentiment, sa main trouvait sans chercher les choses jolies, exquis comme elle.

La figure cachée en sa main tremblante d'émotion contenue, Jacques écoute, perdu dans l'angoisse de l'heure difficile, ne trouvant en son cœur déchiré, aucune parole pour endormir la douleur du pauvre père.

Puis entre eux, un lourd silence tombe; on n'entend plus que le pétillement du bois dans la cheminée, et le tic-tac de l'horloge égrenant les heures de ce triste soir.

Tout à coup, les cloches se mettent à carillonner joyeusement, de toutes les églises l'appel à la prière vibre dans le froid de la nuit: Messagères du Ciel, elles rappellent la voix des Anges aux doux bergers de Bethléem; elles disent aussi toute l'harmonie, la charité, animant la grande famille chrétienne.

Les deux hommes se sont levés vivement, Jacques aide avec une affection filiale le vieux père à endosser le chaud pardessus, et, la vieillesse affaissée de l'un appuyée sur la jeunesse attristée, mais encore vibrante de l'autre, ils s'en vont vers l'humble chapelle, choisie de préférence, car ils ont à cœur d'isoler leur chagrin, de se perdre en un coin ignoré.

Croyants convaincus, dans la cé-

rémonie imposante, ils trouvent une grande force ; avec ferveur, ils s'approchent de la Table Sainte, et la messe finie, tristement, en songeant à leur logis abandonné, ils reprennent le chemin du retour.

Ils ne parlent pas, ayant le cœur rempli d'impressions de regrets, de souvenirs... Mais qu'est-ce à dire ? voici bien la maison, ils ne se trompent pas pourtant, les fenêtres toutes noires au départ, sont brillantes de lumière, et sur le seuil, malgré le froid vif et piquant, une petite vieille menue et fluette leur tend ses mains ridées avec un bon sourire. C'est Tante Angélique.

—Entrez, vite mes enfants, quel froid ! Vous êtes étonnés de me voir ici, dit-elle, leur aidant à ôter leurs vêtements de dehors. Voyons, embrassons-nous, bon Noël ! Malgré tout, mes pauvres garçons, j'ai voulu vous faire une surprise.

Trop émus pour parler, les yeux remplis de larmes, cachées à grande peine, les deux hommes baisent affectueusement les boucles blanches de Tante.

Il fait chaud, l'agréable fumet d'un excellent bouillon se mêle dans l'air au parfum des roses de Noël jetées un peu partout. Sur la table, élégamment groupées, encore des fleurs. Le couvert étincelle de cristaux éblouissants, d'argenterie massive. Tante Angélique a cherché dans sa vieille tête toutes les choses que ces pauvres enfants aimaient au temps de leur bonheur. Le pâté de Noël traditionnel dans la famille, les croquignolles fines comme de la dentelle, les brioches dorées, les bonbons pour la petite Minette, et toute fière de n'avoir rien oublié !

—Allons, à table, mes enfants ; voyez, j'ai mis le couvert de notre pauvre chérie, pour l'amour d'elle et pour me faire plaisir il faut goûter un peu à toutes ces bonnes choses. Je suis arrivée ici pendant la Messe avec ma vieille Léocadie, et voyez, ma bonne et moi, avons tôt fait de tout transformer ici.

En écoutant la voix douce, apaisante, ainsi qu'une caresse, ils sentent une sorte de détente ; pour lui

faire plaisir, ils mangent et la vie est ainsi faite, avec le confort physique, le moral aussi en éprouve le contre-coup.

Au dessert, Tante Angélique sort mystérieusement de la chambre et rentre presque aussitôt tenant maternellement pressée sur son cœur une adorable petite fille blonde, frêle un peu mais exquise. Minette, les yeux brillants de plaisir, ses jolis bras remplis de jouets tend ses lèvres roses aux baisers qu'on lui donne à profusion. Puis, chaudement enveloppée, assise sur les genoux de son papa, Minette croque avec délices gâteaux et bonbons ; gazouillant "son baby talk" comme un oiseau, mais bientôt les longs cils d'or voilent les doux yeux et Minette fait à demi voix : "Chante Papa, Minette fait dodo."

Jacques prend la berçeuse approchée du feu par Tante Angélique, puis il commence à chanter. Tout naturellement les chants de Noël venaient de son cœur à ses lèvres. La tête sur les boucles dorées, il dit :

D'où viens-tu bergère

D'où viens-tu,

Je viens de l'étable de m'y promener,
J'ai vu un miracle ce soir arriver.

La voix étouffée d'abord s'affermît, peu à peu, la chaleur de ce petit corps d'enfant le réconforte, de sa tâche paternelle découle une paix, une douceur.

Pendant ce temps, Mlle Angélique cause avec le grand-père, très-vite, pour voiler l'émotion qui étreint toute entière sa petite personne périe d'affection, elle dit : "Vous savez, je reste ici jusqu'après le jour de l'An. Vous me garderez bien un peu. Je suis toute seule."

Leur loyale amitié solide, fidèle, se lit en leurs regards. Une chaude poignée de mains leur redit à tous deux le charme du vieux bien familial gardé intact après tant d'années. Puis ils se souhaitent le bon soir. Eux, moins tristes, sentent l'attirante douceur d'une compassion féminine. Dans sa chambre, le père trouve, auprès de la veilleuse, le livre qu'il veut lire depuis longtemps. Et Jacques, au chevet de son lit, découvre, lié d'un ruban rose, une délicieuse miniature de la

petite Minette signée d'un nom de maître. "Chère Tante Angélique, quel cœur d'or vous avez, pensent-ils en fermant les yeux."

Car, grâce à la vieille Tante, ils s'endorment paisiblement, un rayon de soleil a percé le nuage noir et ils seront plus forts demain pour subir la vie.

A genoux sur son prie-Dieu, Tante vient de finir sa prière. L'ample peignoir qui l'enveloppe, la resille blanche aussi voilant la soie neigeuse de ses cheveux, la veilleuse discrète cachant les rides, Tante Angélique est encore jolie, elle a l'air d'une jeune femme. La tête dans ses mains, elle pense : "Oui, je suis contente, bien contente d'avoir sacrifié ma chère Messe de Minuit pour ces enfants-là. Il me semble avoir aidé le petit Jésus de Noël à jeter une parcelle de joie en cette triste maisonnée."

Elle est bien fatiguée, bien lasse, la pauvre tante ; pourtant un bon sourire serein erre sur ses lèvres au moment de goûter enfin le repos si bien gagné.

Pauvres Tantes Angélique, si nombreuses de par le monde, combien y en a-t-il qui songent à vous aux heures de joie, d'ivresse, de plaisir.

Personne ! personne ! personne !

Mais qu'un malheur arrive. Vite, on court vous chercher et vous quittez avec bonne grâce votre paisible ouvrage au coin du feu, pour aller, beau ou mauvais temps, vous dépenser toute, soigner, veiller ceux qui souvent rient de vos petits travers et oublient bien vite votre inépuisable dévouement ; vous qui donnez toujours, sans jamais recevoir ici-bas de retour.

Que vous en coûterait-il, à vous qui lisez cette histoire vraie, d'habituer vos petits à avoir une attention délicate, une petite prévenance, pour la "Tante Angélique" de votre entourage. Si vous alliez vous-même parfois faire une petite visite, porter auprès de cette bonne amie, la menue monnaie de votre amabilité, de vos sourires. Cette menue monnaie, aimable charité, se changerait peut-être, qui sait ? en une poudre d'or pour mériter les Noëls éternelles.

MATHILDE CASGRAIN.

- LE RYTHME D'AMOUR -



M. JEAN DE NOBON

Plusieurs fois déjà, au hasard du luxueux parc de l'hôtel, ils s'étaient rencontrés, mais, lui, le maestro célèbre, venu là, en villégiature élégante, promener la nostalgie d'un rythme insaisissable, ne l'avait point encore remarquée; et, elle, la jolie vendeuse indienne, intimidée n'osait à chaque fois offrir ses fleurs.

Et cette timidité étrange, sans cause, survenue soudainement depuis que le grave étranger, au rêve évident, croisait sa tournée quotidienne, c'était à quoi précisément songeait Nobeka, ce soir d'août, tandis que, sa corbeille de lys rouges empli à la serre des jardins, elle revenait à pas lents vers les allées plus populeuses du parc...

N'était-ce pas, en effet, singulier que devant lui seulement son assurance machinale de vendeuse disparut subitement, et qu'elle eut hâte soudain d'avoir passé?...

Et si cela s'expliquait encore, au demeurant, par une timidité rationnelle de l'enfant à l'âme naïve devant l'étranger, qu'une renommée illustre, parvenue jusqu'à elle, divinait presque à ses yeux, pourquoi cet illogisme d'un trouble confusément voluptueux, quand sa silhouette paraissait à travers la colonnade des troncs, et qui la jetait impulsivement vers lui?...

Pourquoi cette inexplication d'une vague déception, quand elle finissait le tour du parc sans l'avoir vu?...

Et quand tout en elle tendait à l'effacer humblement devant lui, lointainement respectueuse d'un être

émané d'une essence humaine supérieure à la sienne, pourquoi ce désir, lancinant, nostalgique de se jeter à ses pieds pour attirer son regard? et de rester là indéfiniment, sans songer?...

Oui, en vérité, c'était étrange, et l'enfant inhabile à la solution des énigmes psychologiques ne pouvait point ne pas être troublée en songeant innocemment: "pourquoi"?...

Ce même soir d'août, lui, esclave du rythme cherché, s'attardait au bord du lac, l'oreille, par un besoin insatiable de symphonie, obstinée à surprendre le murmure secret du friselis des feuilles cuivrées, nimbées de l'éblouissement des dernières lumières estivales.

Au bruissement subtil du sable sous les mocassins légers, son regard s'abaissa.

Auprès de lui, à le toucher presque, toute petite de sa haute stature, Nobeka d'un geste très pur d'offrande sacrée, tendait quelques lys de sa corbeille.

Ainsi, dans le voile très fragile de brume, monté des eaux proches, qui ouatait de poésie crépusculaire anticipée l'entourage immédiat d'arbustes rares, l'indienne était un motif tellement non pareil, avec sa beauté harmonisée chaudement de l'ambiance somptueuse, et son caractère de fille des bois rudes heurté de cette flore quintessenciée, que le musicien sans surprise, comme s'il continuait sa vision élyséenne, évoluée, demeurait muet et immobile...

Puis, dans le rêve, il eut conscience de la fugacité de cette vision insoumise à sa volonté, alors d'un geste d'impulsivité brutale, il commanda à l'enfant de garder la pose.

Sous le regard des grands yeux noirs, qui le brûlait d'une caresse ignorante, un effort fait d'impressions simultanées et rapides, agi-

taut son cerveau, et soudain en trait de feu, le rythme indocile jaillit, se dégagea des lourdeurs.

Une joie immense, surhumaine, fit bondir le cœur du maestro, une joie paradisiaque, élaborée de l'orgueil du créateur et de la satisfaction raffinée de l'artiste qui pressent l'œuvre sublime...

O le chant d'amour du troisième acte de sa "Fille Indienne"!... le rythme tant cherché, qui manquait seul à l'opéra, au chef-d'œuvre favori!...

Voilà qu'il éclatait radieux, et montait à l'improviste dans son cerveau ébloui!...

Oui, c'était bien là, le rythme ardent et doux, languide et passionné, le rythme dont la formule échappait à son inspiration cérébrale et qu'il trouvait dans les yeux noirs d'un enfant.

Toujours immobiles, face à face, ils demeuraient sans paroles, elle, l'enfant troublée, apeurée presque, lui, tout à son ivresse, créant, écoutant monter cette musique divine, à lui seul...

Quand le rythme eut accompli sa révolution synthétique, quand le cerveau du musicien eut puisé tout le suc du chant d'amour dans les yeux de velours noir... Alors le même geste qui avait immobilisé le charme, le brisa...

Sans attention aux fleurs offertes, tout à son art borné à un thème d'amour fictif, le maestro rendit l'enfant libre...

— "Va-t'en!..."

Ne fallait-il pas qu'il fut seul maintenant, qu'il eut absolu l'isolement de l'heure indécise, pour exacerber l'œuvre naissante, développer le motif... donner la facture du maître?...

La nuit était d'une tiédeur amollissante, lumineuse de clartés que la lune semblait diffuser à travers des mousselines d'or...

Des groupes sympathisant, demeurant au charme de l'heure, dans le clair obscur de la terrasse.

D'un appartement éloigné des sons

de piano tombaient dans le calme...

C'était une mélodie dont l'assourdissement des portières rendait le caractère trop ténu pour qu'on put le définir complètement; parfois cependant, quand les portes s'ouvraient, atténuant la distance, des phrases musicales se précisaient... un chant d'amour, singulier, troublait la nuit... il y avait des tendresses humbles dites avec emportement, des cris de passion fondus en sanglots...

...Les femmes inattentives d'un groupe, parlaient entre elles...

— "Imaginez, disait l'une, qu'en revenant de la ferme du parc, ce soir, j'ai rencontré notre petite marchande de fleurs, vous savez, Nobeká, la jolie indienne? La pauvre mignonne pleurait, assise sur un banc. Elle ne m'avait pas entendu venir; je me suis approchée pour m'informer de la cause de son chagrin..."

— "Et qu'avait-elle?... interrompit une curieuse impatiente.

— "C'est précisément ce que je ne sais; car à peine la pauvre enfant m'eut-elle vue, qu'elle se leva, et très farouche, s'enfuit sans même songer à reprendre sa corbeille de fleurs..."

Un homme qui suivait le papotage donna une explication plausible, en secouant la cendre de son cigare :

— "Bah! histoire d'amourette. sans doute quelque bellâtre à peau cuivrée qui aura joué au bourreau des cœurs!..."

Dans l'éloignement, le rythme étrange pleurait la désespérance douce d'aimer sans retour...

JEAN DE NOBON.

NOTRE CONCOURS

Les concurrents sont priés de ne pas oublier que nous recevons les manuscrits jusqu'au 31 décembre inclusivement, mais qu'après cette date, on n'aura plus le droit de participer au concours.

A mes neveux et nièces

Vous avez vu, n'est-ce pas, l'appel fait par la "Patrie" à toutes les âmes charitables qui voudront bien distraire de leur avoir quelques sous en faveur de l'Hôpital des Enfants, fondé depuis un an? Laisant à ce journal, le soin de parler au cœur de vos pères et de vos mères, je viens, moi, parler au vôtre, chers enfants, auquel, je suis heureuse de le dire, je n'ai jamais frappé en vain. Ah! je ne suis pas exigeante, soyez sans crainte, je ne viens pas réclamer de vos jeunes bourses plus qu'elles ne pourraient donner, mais je songe que nous sommes à la veille des étrennes, et je vous serais reconnaissante si chacun de vous voulait consentir à se départir de cinq ou dix sous en faveur des petits pauvres de notre hôpital.

Voyez ce que font les enfants anglais pour le "Children Memorial Hospital". Allez-vous vous laisser surpasser en générosité par ceux-ci?

Ah! si chaque membre d'une classe d'écoliers et d'écolières donnait un sou par tête au profit de cette institution qui vous regarde spécialement, vous verriez le joli montant que nous réaliserions pour l'Hôpital Sainte-Justine.

Je compte sur vous, chers petits neveux et chères nièces, ne me refusez pas le plaisir de revenir vous remercier de la "quête blanche" que je vous suggère, et qui devra être prise, pour que vous en ayiez tout le mérite, sur votre bourse personnelle et sur vos épargnes.

S'il vous plaît d'adresser: "Fonds d'hôpital de la Presse", Montréal.

TANTE NINETTE.

La Société d'Administration Générale

30 rue St-Jacques

Rappelle aux lecteurs et aux lectrices du "Journal de Françoise" que, comme son nom l'indique, elle se charge d'administrer les fortunes,

les biens, les propriétés des particuliers et des Successions.

Tous ceux qui possèdent quelque bien ou dont la vie est assurée doivent faire un testament.

Faites insérer dans votre testament une clause nommant LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE votre exécuteur testamentaire.

Vous serez assuré que vos biens seront administrés dans l'intérêt de vos héritiers, que leurs revenus seront réguliers et que des placements judicieux conserveront et augmenteront la fortune que vous aurez laissée.

Petite Correspondance

Voyons, ma chérie, soyez raisonnable. Je suis à Montréal, depuis vingt-quatre heures à peine, et déjà, vous réclamez à grands cris la commission que vous m'aviez donnée. Il fallait me laisser d'abord prendre contact avec la vie et la ville.

Ah! ma chère, quelle différence entre ce beau et bruyant Montréal, et notre village si calme, si posé, — si monotone, hélas! Mais comme je suis ici pour vous parler de tout autre chose, je coupe les ailes aux réflexions, qui pourrait me suggérer ces deux séjours si différents pour courir à ce qui vous regarde.

Rassurez-vous, je l'ai acheté ce chapeau que vous ambitionnez, ce chapeau fameux qui doit révolutionner au jour de Noël, "les jeunesse" de notre paroisse. Et je sais qu'il vous stera à ravir. Savez-vous où je l'ai acheté cette merveille qui fera, pour le voir, retourner le vieux saint en pierre de notre église? A Mille-Fleurs, de la grande rue Ste-Catherine-Est. Oui, ma chère, partout où je me suis informée, on ne me parle que de ce salon de modes. Et vrai, l'on a raison. Je m'y suis rendue et vous n'avez rien vu de plus coquet, de plus gentil. Et un assortiment de chapeaux comme on n'en voit, je crois que dans les contes de fée. C'est une véritable oasis...

Ne vous fâchez pas, mais j'ai l'intention de prendre le mien, là, aussi. Oh! il sera tout différent du vôtre. Je veux choisir une toque aux ailes entièrement éployées qui le recouvre sans aucun autre ornement. C'est gentil, mais le vôtre l'est davantage. Vous verrez.

A très bientôt, ma chérie, je serai chez vous, pour la Messe de Minuit.

Amitiés grandes.

YVETTE BONTON.

La caractéristique de Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est réside dans le cachet unique de ses chapeaux. Aux lectrices du "Journal de Françoise" de moissonner à travers ces élégances.

Qui Sait?

— Savez-vous ce que maman m'a donné pour ma fête?

— Une piastre.

— Qu'est-ce que je vais bien faire avec, dit Toto à ses petites amies qui l'entouraient?

— Achète un jeu de loto, dit l'une d'elles.

— Non, dit Marthe, un jeu de Par-chési, plutôt.

— Achète donc, dit Henri, un beau livre d'histoire?

— J'ai une bonne idée, dit Suzanne, un jeu de croquet. Nous pourrions tous nous amuser à cela.

— Non, non, dit Bébé, moi j'ai l'idée de suggérer un jeu que tout le monde appréciera: Le jeu de "QUI SAIT"?

— "Qui sait?" Qu'est-ce que c'est que ce jeu là exclaimèrent toutes ces petites voix?

— Et, dit Bébé, vous ne savez pas... c'est un jeu très gentil. Il développe notre intelligence, il fait apprendre la grammaire, l'histoire, etc.,

— Mais comment est donc composé ce fameux jeu, dit Suzanne?

— Eh bien! vous voulez savoir? Il se compose de huit grandes cartes et 300 petites cartes. Sur la grande carte il y a 36 carrés et sur la petite carte une question et une réponse.

— Où veux-tu en venir avec cela?

— Attendez, un instant, dit Bébé... Il courut chercher "QUI SAIT?", et tirant de la jolie boîte une des 300 petites cartes, il dit: Epelez: Transubstantiation:

Celui qui le premier répondra correctement à cette question, aura le petit coupon, et celui qui aura le premier recouvert sa carte de 36 petits coupons sera le gagnant.

— Mais, dit Toto, si personne ne répond correctement?

— Alors, dit Bébé, je lis moi-même la réponse et je remets le petit coupon au jeu, et quand je la redirai une seconde fois, il est à croire qu'un d'entre vous au moins s'en rappellera.

— Bien, dit Bibine, je veux faire la petite maîtresse.

— Ah oui! ah oui! s'écrièrent tous

les enfants.

Une heure durant ils jouèrent avec un entrain des plus joyeux.

Huit jours après, "Qui sait?" avait sa place d'honneur dans toutes les familles amies de Bébé.

LUCETTE.

NOTE DE LA REDACTION. — Quel joli cadeau à donner, à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An que le jeu de "Qui sait"? Voilà une récréation charmante à offrir à l'enfance, et songeons que cet intelligent et récréatif amusement est canadien-français!

Bonbons de Fêtes

LOZENGES DE MENTHE (Peppermints). — Faites bouillir durant cinq minutes une livre de sucre blanc dans un demiard d'eau; ajoutez trois gouttes de bonne huile de menthe (peppermint) ou une cuillerée à thé d'essence très forte de menthe; enlevez le sirop du feu, brassez-le rapidement jusqu'à ce qu'il commence à devenir blanchâtre, versez le tout dans des moules préalablement huilés ou sur un plat huilé aussi où vous laisserez tomber le sucre en petites boulettes. Laissez durcir pendant quelques heures.

CARAMELS AU CHOCOLAT. —

Prenez une demi livre de chocolat non sucré et râpé, 4 onces de beurre, une livre de sucre brun, une demi tasse de mélasse, une demi tasse de crème que vous mettez dans un récipient en granit, mêlez le tout sur un feu lent jusqu'à ce que ce soit bien mêlé, puis laissez bouillir doucement jusqu'à ce que quelques gouttes de ce sirop, jetées dans l'eau froide durcissent. Versez le tout dans des plats beurrés ou huilés légèrement et laissez refroidir. Graissez un couteau bien aiguisé

Dyspepsie nerveuse guérit par Elixir Toni Digestif Mentel. Pharmacie, angles coins St-Hubert et Ontario.

avec de l'huile d'olive et coupez les caramels par carrés, que vous enveloppez ensuite dans du papier de soie huilé.

BONBON A LA CASSONADE. —

2 tasses de cassonade; 1-2 tasse de lait; gros comme une noix Grenoble de beurre; vanille. Faites bouillir jusqu'à temps que ça vienne grumeleux quand vous en mettez dans l'eau froide, retirez du feu et battez jusqu'à ce qu'il épaisse, puis ajoutez une tasse de noix hachées et de la vanille au goût. Versez dans un plat beurré.

PEANUTS CROQUANTES. — 2

tasses de sucre blanc; 1 tasse de peanuts, (pistaches). Mettez le sucre dans une poêle sur un gros feu et brassez jusqu'à ce qu'il soit fondu, puis versez ce liquide sur les peanuts qui auront été placés dans un plat beurré.

Après cinq ou six ans de mariage, les soirées commencent à paraître un peu longues aux époux V...

L'autre soir, seuls dans leur salon, il s'absorbait dans la lecture de son journal tandis qu'elle feignait de prendre un vif intérêt à sa tapisserie.

— Ah! soupira-t-elle. Je vois bien que tu ne m'aimes plus!

— Mais si, mais si!

— Oh, non!

— Mais si... Voyons, si je ne t'aimais plus, est-ce que je resterais ici tous les soirs avec toi, à m'embêter?

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mi en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qu'il contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

(Suite)

C'était en effet le Choral de Franck qui s'envolait ainsi dans l'église déserte, la "Messe des âmes" que ce prêtre de la terre disait maintenant pour Anne-Marie. Et c'était plus beau, plus grand que tout. C'était toutes les pitiés, tous les sanglots, toutes les prières des âmes inconsolées chantant pour elle, chantant pour elle, la pauvre oubliée d'ici-bas...

—Croyez-moi, lieutenant, répétait le médecin-major presque chaque soir quand il le rencontrait, traversant les allées désertes, brûlées, se rendant à la "popote" il n'y a pas à s'obstiner, à vouloir jouer au plus fort. Il faut partir au plus vite. Un troisième été c'est trop; surtout pour vous.

—Oui..., je verrai..., répondait Pierre.

Il résista jusqu'en juillet.

Un soir, s'étant fait amener son cheval, il s'enfonça à travers l'oasis. Il repassa par tous les sentiers où il était allé jadis, surtout au début de son séjour ici, aux heures d'enthousiasme. Il se rappelait les moindres incidents, les plus petits détails aperçus tel ou tel jour.

Auprès d'une petite maison blanche, debout au bord du sentier, il s'arrêta. Longtemps il la contempla, lui parla comme si elle avait une âme, puis il s'approcha, fit le geste d'entrer. Sa main se posa sur la poignée de la porte close et l'étreignit. Il savait bien que la petite maison était déserte, sans voix, sans gaieté, qu'Anne-Marie n'était plus, mais ce contact lui mit au cœur une crispation dont il tressaillit, une volupté cruelle, la pauvre joie dernière qu'il voulait emporter.

Et il s'en revint, ses yeux, son

âme s'imprégnant ardemment de toutes ces choses qu'il voyait pour la dernière fois.

Après dîner, il monta au poste optique.

Un télégraphiste assis à l'appareil écrivait à mesure, car lui n'avait pas pu rester plus longtemps l'œil à la lunette. Il s'était écarté d'eux, regardait par la fenêtre grande ouverte. Quand la dépêche était reçue, il écoutait le sergent qui lui en donnait lecture, n'osant pas lire lui-même, s'approcher de la lampe, tenir devant tous ce papier dans ses mains qui auraient pu trembler. Braves gens! comme ils avaient du chagrin à savoir qu'il allait partir, qu'ils ne le reverraient plus!...

Le lendemain, au matin, de très bonne heure, le train qui l'emportait se mit en marche lentement.

Vite, il serra une dernière fois les mains tendues des camarades qui l'entouraient, qui lui souhaitaient bon voyage. Le docteur ajouta :

—Surtout, ne revenez pas. Cela vaudra mieux.

—Adieu!... Adieu!... mes amis..., murmurait-il, essayant un sourire, se mordant les lèvres.

Il leur fit signe aussi longtemps qu'il put les apercevoir, puis le train tourna...

Et ce fut fini.

VIII

Constantine!... quel souvenir tremblait en son cœur, surtout quand tombait la nuit et qu'il s'en allait par les rues, un peu au hasard!

Il savait bien qu'il ne pourrait jamais refaire seul les trajets de jadis, qu'il ne la reverrait plus, elle l'inconnue aux grands yeux noirs douloureux qu'il avait bercée dans ses bras, adorée dans le silence et l'émoi des heures mystérieuses qu'il

avait vécues alors. Non, il ne retrouverait plus rien d'elle, mais cela le charmait de respirer en cet air où elle était passée, vivait encore peut-être.

Et à cette idée, à peine effleurée, il tressaillait tout à coup comme si elle eût été là, dans la nuit, derrière quelque fenêtre, et qu'elle eût regardé vers lui. Il levait la tête alors, s'arrêtait, cherchait dans l'ombre et puis il reprenait sa marche, continuait.

Un soir, à l'occasion d'une œuvre de charité, il y eut fête à la division. Le vieux palais des anciens beys de Constantine, sous les lumières, les sons et les fleurs s'éveilla, sortit de la nuit comme une demeure enchantée des vieux contes persans.

Les salons ne l'intéressaient pas. Là s'agitait toute la cohue officielle. A peine s'il put en parcourir quelques-uns. Bousculé, pressé, refoulé, ne connaissant personne, il revenait toujours à ces galeries.

Un moment, dans l'une, il aperçut toute une foule éclatante, une suite de grands chefs arabes venus pour rendre leurs hommages au général. Le devoir accompli, ils s'en allaient gravement, fuyaient cette fête de roumis, ces divertissements qu'ils ne comprenaient pas. Parfois, devant ces murs où des choses très anciennes étaient écrites, toujours à la gloire suprême de leur prophète, à l'exaltation de leur foi sur toutes celles de la terre, ils s'arrêtaient et longuement les contemplaient.

Au milieu d'eux passaient et repassaient, au bras de leurs cavaliers, des jeunes femmes en toilettes claires, dont les épaules transparaissaient plus blanches, plus modelées et fines sous ces lueurs mi-voilées où déjà leur beauté s'idéalisait dans la matité exquise du teint. Mais il n'y prêtaient nulle attention.

Tout à coup Pierre tressaille. Dans la baie lumineuse d'une arcade, une jeune femme s'est arrêtée. A côté se tient un officier. Elle, nonchalamment, s'appuie à la colonne légère qui les sépare, écoute ce qu'il lui ra-

conte, regarde les couples passer sous la galerie. Sa silhouette se modèle dans une robe blanche dont la longue traîne se perd dans l'ombre des marches qui descendent au jardin. Elle parle à son tour, sourit, cela se devine. Le buste tourne lentement, ondule souple sur les hanches au moindre de ses mouvements. Parfois elle incline la tête, alors ses épaules se posent sous les reflets des petites lampes hautes, la nuque se dégage, le cou se dessine fermé d'un large collier d'or — un collier fait de plaquettes ciselées qu'assemblent des anneaux, un collier avec un fermoir primitif de bijou arabe, une sorte de charnière lourde où s'enfonce une longue épingle d'or retenue par des chaînettes qui tremblent sur sa chair lumineuse.

Oh! ce fermoir, ce vieux collier arabe, étrange, qu'il lui semble avoir vu jadis, tenu dans ses mains, admiré!... Est-ce possible?

—Ainsi donc c'est elle... elle! se répète Pierre

Il rentre dans les salons, la cherche quelque temps. La voici debout sur un fond de palmiers, de verdure enchevêtrées voilant les grandes fenêtres closes de l'autre côté. Une pensée de désespéré lui vient.

—Présentez-moi, voulez-vous? dit-il arrêtant un camarade au passage.

La jeune femme le voit venir, se prête à la présentation, esquisse un vague sourire, mais le regard levé sur lui se fixe impénétrable, fermé, hostile presque, l'étudiant. Et comme il se tait, cherchant ses mots, elle, très naturelle, dit:

—Un joli début, n'est-ce pas, monsieur, pour votre arrivée en Afrique?

—Mon Dieu, madame... je ne suis pas un nouveau venu. Je suis en Afrique depuis plus de trois ans.

Il avait dit cela très vite, d'une voix qu'il ne se connaissait pas, neutre, un peu voilée. Il ne tremblait plus, seulement ses mains se crispaient sur la garde du sabre, et il sentait ses nerfs douloureusement tendus vibrer en ses poignets.

—Depuis si longtemps...

—Oui, madame, trois ans dans le Sud à mener une vie errante dans les sables, au delà de Biskra, bien loin... sans grande fête jamais... fête des yeux, fête du cœur... seul..., avec d'étranges visions qui passaient en mes rêves parfois... très belles, très chères... comme celle qu'on aimera toujours parce qu'on en a déjà pleuré.

Il allait, allait, se grisait sous la tombée lumineuse, très douce, du regard qui se débridait, s'alanguissait en une pitié, une bonté miséricordieuse. Oui! c'était elle. Et elle se souvenait. Il en avait la perception. Pourquoi eût-elle été cruelle? Il était si humble, si respectueux. Ses cils brillaient. Oh! la bonne joie!...

—Ah!... fit-elle à mi-voix, du ton dont elle eût aussi bien dit: "pauvre ami!" Et c'est cela que son cœur entendit en cette seconde d'émotion généreuse qui semblait devoir la lui rendre... Ce fut si dur, si désolé que cela votre séjour dans les sables? acheva-t-elle.

Elle était là, toujours debout, plus pâle, immobile, les bras, les mains inertes, vides, semblant prête à tomber, n'avoir plus de vie en elle, plus de vie qu'en ses grands yeux qu'il aimait tant. Et elle avait dès-longtemps fini de parler qu'il écoutait encore sa voix nouvelle, sa voix qui maintenant n'était plus quelconque, mais charmante et profonde comme une harmonie. Il ne répondit pas. Il ne le pouvait plus. Une main, sa petite main peut-être, tenait son cœur palpitant et ses yeux, où toute sa ferveur douloureuse montait, parlaient pour les lèvres rigides, et disaient la supplication si souvent sanglotée jadis: "Parle!... parle!... parle. Oh! parle!... desserre ces lèvres closes sur le cher secret!... Un mot, un seul mot... Est-ce toi?... Est-ce bien toi la femme du rêve?... Que t'ai-je fait pour me faire souffrir ainsi?" Et comme jadis les beaux yeux se voilaient tristes, tristes à cause de toute cette douleur qu'elle sentait venir en lui et qu'elle ne lui aurait pas voulue.

A ce moment une note s'éleva, un chant de harpes et de violons qui, sur un mode lent, berceur, montait annonçant une valse. Un remous se produisit dans la foule qui les entourait. Ils furent séparés. Et il la vit s'en aller dans la danse, se perdre, abandonnée, ployée toute sur le bras qui l'enserrait.

Courage, Pierre!... Ne pleure pas. La route s'achève.

En France, bien des mois après, dans le parc de Lestrac.

Le ciel est doux, l'air calme, sans frisson.

Au bout de la grande allée plantée d'ormes séculaires, dans la perspective découverte, on aperçoit un lointain lumineux, un peu de ciel, une lueur de printemps, de ce printemps merveilleux du beau pays de Touraine. Un charme, une douceur émouvante plane dans l'infini. Rien ne trouble le recueillement des campagnes et des bois échelonnés sur l'horizon. Et par cette grande allée, vers cette lumière si belle, Pierre s'en va, ce jour-là, lentement.

Odette de Trécourt l'accompagne, Odette l'amie fidèle et bonne qu'il a rencontrée aux premiers jours de lutte et dont la généreuse affection ne s'est jamais lassée. Par moments, la jeune femme le regarde mais n'ose rien dire. Il semble que ce serait mal de le troubler, de l'éveiller trop tôt, de l'arracher à toutes ces pensées qui l'absorbent, pensées dont elle devine et respecte le pouvoir bienfaisant.

Et puis, c'est que dans ses bras il y a une petite chose rose et blonde parmi beaucoup de blanc, beaucoup de dentelles, une petite chose qu'il porte avec d'infinies précautions, un peu gauche, malhabile à la bien tenir.

Car c'est un enfant, cela, un tout petit bébé de quelques jours à peine, un enfant de Pierre, un fils.

Pierre a un fils!

O l'inoubliable joie qui a caressé son cœur quand on lui eut annoncé la chose! Quelles bonnes larmes ont

rempli ses yeux qui ne pouvaient se détacher de sa chère Christine, brisée, à demi-évanouie, murmurant :

—Es-tu content, Pierre? Es-tu content?...

Aujourd'hui c'est la première sortie de l'enfant. Et c'est elle qui a voulu que Pierre la lui fît faire. Elle a même eu un mot charmant.

—Vois-tu, c'est son entrée dans la vie. Mène-le dans notre chère allée, à travers notre parc, notre parc de jadis, tu sais. Présente-lui notre jeunesse.

Sur le grand lit blanc où elle repose, un peu pâle encore mais si heureuse, elle a habillé l'enfant, s'est plu à l'orner, le pomponner comme un délicieux joujou. Et quand il fut prêt elle le lui a placé dans les bras, souriante, et lui a dit:

—Allez promener votre fils.

Maintenant, par l'allée ombragée où il va, Pierre songe aux années disparues. En cette minute de bonheur et de joie profonde ce sont elles qu'il revoit. Il ne peut pas ne pas s'en souvenir.

Il revoit les épreuves rencontrées, l'étape silencieuse accomplie, toute la route. Et ce passé lui est cher. Il n'en veut rien effacer, aucune journée, aucune heure, même les plus douloureuses, car, il le sent bien, parmi toutes, ce sont celles-là, surtout qui l'ont guidé vers une conception plus généreuse de la vie et l'ont rendu meilleur.

Sur le tertre vert du fond, là où il s'asseyait enfant et rêvait devant la petite vallée ensoleillée, Odette de Trécourt et lui se sont assis côte à côte, tous deux penchés sur l'enfant endormi, et il sent une petite main qui s'en vient chercher la sienne, la serrer longuement:

—Eh bien! mon ami, murmure gentiment la jeune femme, êtes-vous heureux maintenant, dites?...

—Oh! oui... oui, très heureux, ré-

Un assortiment complet de parfums français pour les fêtes, à la Pharmacie Chrétien Zaugg, angle St-Hubert et Ontario.

pondit-il les yeux fixés dans le lointain calme découvert.

Et après un moment, levant jusqu'à ses lèvres la chère petite tête inconsciente, abandonnée, il y met un baiser lent, très doux.

—Toi aussi, un jour, tu souffriras, mon enfant, murmure-t-il. Je n'y peux rien. C'est la loi. Mon expérience ne te servira pas. Tu voudras par toi-même chercher, éprouver. Et tu auras raison, car c'est vivre, cela. Tu souffriras. Tu pleureras et n'arriveras à la vie réelle et forte qu'à travers les larmes et la passion dans ce qu'elle a de plus brisant. Mais j'aime mieux tout cela encore pour toi, mon cher petit, que de te savoir né avec un cœur sec et sans dévouement, sans jeunesse. Il y a des choses bonnes à prendre dans la vie. Les épreuves te le prouveront. Les larmes que font verser les grandes douleurs sont les plus belles, et pour être homme, vois-tu, il faut les avoir connues.

FIN

Pour faire tomber les dents... agréablement :

Toto, qui souffre beaucoup d'une canine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

—Maman, dit-il avec feu, moi je veux que cette dent s'en aille.

—Eh! bien, mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non! non! pas le dentiste; ça me ferait du mal.

—Comment faire, alors?

—Tu sais bien!... Donne-moi beaucoup de dragées, puisque ça fait tomber les dents toutes seules.

Le ridicule est comme le loup : il ne tue que ceux qui ont peur de lui.

Le vieillissement achève notre personnalité; plus on a vécu, plus on est soi, plus on s'aime.

Nous souffrons sérieusement de ce que les autres ont dit légèrement.

Quand on ne peut plus avoir la prétention d'être, on se rabat sur la prétention d'avoir été : celle-là est

à la portée de tout le monde.

La mort est le seul remède à tous les maux.

COMTESSE DIANE.



POUR VOUS SERVIR MESDAMES

Nous vous offrons un service de Pharmacie à des prix réduits tout en maintenant la qualité des produits et le service prompt et sûr qui caractérisent les

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot

Nourriture pour Enfants

Nestlé's Food 36c
Allenbury's Food 45c et 85c
Horlicks Malted Milk 45c et 85c

Toniques, etc.

Sirop Roche au Thiocol \$1.25
Vin Vial 1.15
Quina Laroche 1.85
Quinine Lafarraque grand flacon 1.75
Carnine Lefrançois \$1.75 et \$3.25
Seidlitz Chanteaud49

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne expérience.

Coin Ste Catherine et St-Denis

Coin St-Laurent et Prince Arthur,

447 St-Laurent, pres De Montigny,

Nouvelle pharmacie :

Coin St-Denis et Square St-Louis

Decouverte Merveilleuse

Guérison Radicale,
sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Lupus, Kystes, Sigmas, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Française

998B, Rue St-Denis,

Montréal.

Certificats fournis sur demande.

BYRRH

VIN TONIQUE ET APERITIF

Le meilleur et le plus ancien
des apéritifs et toniques à base de
de vins généreux et de Quin-
quina.

Chez les marchands de vins et
pharmaciens.

Hudon, Hebert & Cie, Montreal,
Agents

Choisissez vos Cadeaux chez

HAMILTON.

C'est le magasin confortable entre tous.
De larges allées empêchent toute cohue. Là,
le service d'ascenseurs est parfait, la tem-
pérature est toujours égale et tout est fait
pour que les visiteurs s'y trouvent bien.

En outre, notre stock est si complet et
nos commis si obligeants que faire votre
choix est un plaisir.

HAMILTON & CIE,

Coin Ste-Catherine et Peel MONTREAL.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMÉE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients
à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rue Fairmount

MILE-END

Un peuple qui n'a pas le culte du
passé est un peuple indigne de vivre
car il ne lui reste aucune vertu pour
les grandes actions futures.

Arthur BUIES.

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le
contrôle du gouvernement, sont ou-
vertes, à Montréal et à Québec, du
premier octobre au premier mars,
chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'AN-
GLAIS, le CALCUL, L'ECRITU-
RE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de
M. J. H. BERGERON, 119 rue
Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de
M. l'abbé Th. G. Rouleau, Princi-
pal de l'Ecole Normale Laval.



Semant
des centins

DEPOSEZ A LA

Banque d'Epargne

De la Cité et du district de Montréal.

FONDÉE EN 1846.



Récoltant
des dollars

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargnes, faisant affaires dans la Cité
de Montréal, Sa Charte (différente de toutes les autres banques) est rédigée de manière à donner toute la
protection possible à ses déposants.

DIRECTEURS:

Hon. J. ALD. OUMET, Président.
MICHAEL BURKE, Vice-Président.
Hon. ROBERT MACKAY;
H. MARKLAND MOLSON,
R. BOLTON.

G. N. MONCEL.
ROBERT ARCHER.
NOWLAND DELISLE.
Hon. R. DANDURAND.
Hon. C. J. DOHERTY.

CAPITAL PAYÉ \$ 600,000
CAPITAL SOUSCRIT 2,000,000

FONDS DE RESERVE \$ 900,000
ACTIF TOTAL, au-delà de 22,000,000

NOMBRE DE DEPOSANTS PLUS DE 96,000

Bureau Principal: 176 Rue St-Jacques.

La Banque à 10 succursales à Montréal.



Intérêt alloué sur les dépôts aux plus hauts taux courants. Les dépôts peu-
vent être faits par deux personnes payables à l'un ou à l'autre.

Il vous fera plaisir de voir votre compte de banque grossir petit à petit. Nous
vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou
petit.

A. S. L'ESPERANCE,

GERANT.

Demandez une de nos petites banques à
domicile, ceci vous facilitera l'épargne.



LA GENE

Le secret de rire toujours,
aussi le moyen de se débar-
rasser de la gêne, sous quel-
que forme que ce soit, chez
les deux sexes, jeunes ou
vieux, de cette gêne qui rend
esclave quelquefois, ridicule
toujours et vous empêche
d'occuper la place que vous

méritez en ce monde. Détails complets envoyés
gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :

THE DOMINION AGENCY
Dépt. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

GUÉRISON GARANTIE DE TOUTES les MALADIES des PIEDS

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste
successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des

Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc.,

MME. E. RATELLE, Pédiatre,
163 RUE ST. DENIS, Montréal.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. **LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT**, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale Vient de paraître :

78a rue ST-DENIS

Coin Lagachetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

DUCET (Louis-Joseph).—“La Chanson du Passant”. — Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

“Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Ducet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. “La Chanson du Passant” est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne.”

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Tel Bell Est 173
Ste. Catherine et Beaudry Marchands 320

Semaine du 21 Déc.

“Les Trois Mousquetaires”

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'ÂME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
- “ demi relieure chagrin..... \$1.35
- Pleine relieure, veau souple, rouge,
tranche rouge..... 1.40
- Demi relieure, morceau
- Demi relieure, marocain poli, avec coin: tranche dorée..... 2.10
- Demi relieure, amateur chagrin, avec coins,
tranche dorée..... 1.85
- Pleine relieure, chagrin, 1er choix,
tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St. Denis, Montréal:

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette.

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m. a10.10 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N. B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a. m. & a10.15 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b6.00 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, [c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglemens concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest; excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mûle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres; dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des larges allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY

Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, assainir, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysemateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné ! Que d'ennuis supprimés ! Que de catastrophes évitées ! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarry, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

GATEAUX POUR LES FETES.

LES GATEAUX que vous offrez pendant LES FETES devraient être les meilleurs de l'année. Les pâtisseries les plus légères devraient maintenant s'étaler sur toutes les tables. — Si vous êtes satisfaites de vous servir de farines ordinaires, vous ne pouvez pas vous attendre à ce que les gateaux, les pâtisseries, le pain que vous faites, sortent de l'ordinaire.

LA FARINE "ROYAL HOUSEHOLD"

Est sans contredit la meilleure de toutes les farines.

Faite du plus beau blé du monde entier, "le Manitoba Hard Wheat", cette farine est non seulement la meilleure mais encore la plus économique—grâce à sa force qui permet d'ajouter plus d'eau et d'économiser ainsi la quantité de farine pour chaque gateau, chaque pain.—Pour vos gateaux commandez dès aujourd'hui chez votre épicier un sac de 7 livres de Farine "ROYAL HOUSEHOLD".

Le résultat ne manquera pas de vous plaire.



THE OGILVIE FLOUR
MILLS CO.
LIMITED, MONTREAL



CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises. Nous offrons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal
— depuis.....\$22.50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis [de fourrure.....\$45.00
Manteaux Pony de Russie depuis....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL
350 BOULEVARD ST-LAURENT,